

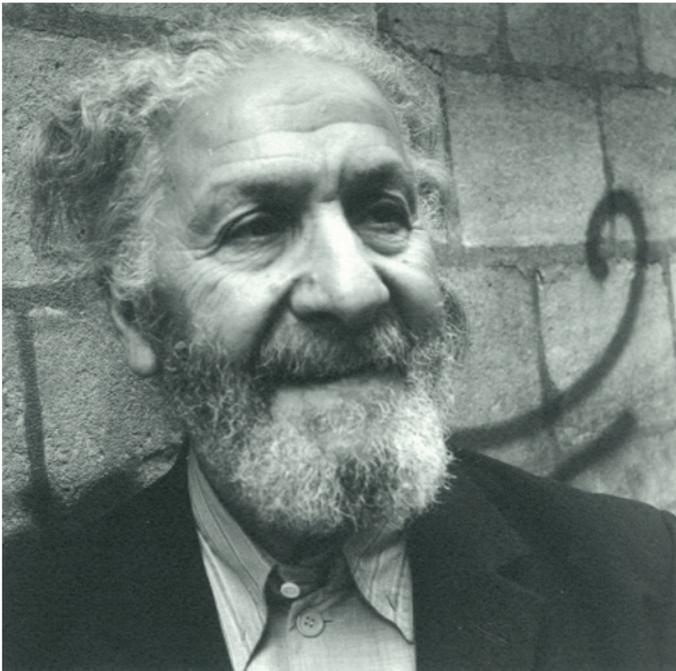


COLLECTION
Spiritualité
sans frontière

Jean-René Huleu

Le fou de la Casbah

Hommage à Himoud Brahimi



Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Jean-René Huleu Le Fou de la Casbah – Hommage à Himoud Brahimi

Une lumière dans les années sombres de l'Algérie.

Himoud Brahimi, dit Momo de la Casbah, rencontré sur les traces d'Isabelle Eberhardt il y a vingt-cinq ans, m'a transmis un savoir et un message que ce texte voudrait faire partager. Celui que les Algérois connaissent comme le poète de la Casbah était en réalité un soufi initié aux meilleures sources de son temps, aussi inspiré qu'il était ignoré de ses contemporains.
Jean-René Huleu

Sur la terrasse de l'Institut du Monde Arabe, par un dimanche de canicule, le narrateur a rendez-vous avec un homme à qui il voue un grand respect : Momo, le poète ésotérique de la Casbah d'Alger. Il l'a rencontré là-bas il y a plus d'un quart de siècle. Ce personnage qu'il attend tarde à venir et le lecteur apprend... qu'il est mort. Il a pourtant fixé ce rendez-vous, lui-même, la veille. Ces derniers jours, la présence de Momo s'est faite insistante. Le narrateur a repris la lecture des textes qu'il lui a légués pour tenter d'en approcher enfin le sens, en percer les énigmes, la subtilité voilée des concepts soufis qui désorientent puis se révèlent.

Le poète de la Casbah se dit "métaphysicien" et à l'écoute de messages qui lui donnent l'inspiration. Il cite Ibn Arabi, Hallaj et René Guénon. Vénère le Coran et Jésus. Les textes et les paroles de Momo sont évoqués dans les lieux qui souvent leur ont donné naissance. De station en station, on croise parfois d'improbables personnages, dans le présent d'un Paris orientalisé. De Saint-Germain à la Casbah d'Alger, les lieux de Momo où soufflait l'esprit se renvoient l'un à l'autre à travers la nostalgie du narrateur.

Ainsi s'esquisse le portrait de Momo, Himoud Brahimi, poète du vieil Alger. "Le fou de la Casbah" disaient ceux qui n'osaient pas le comprendre. "Illuminé" ou homme éclairé, il se révèle un maître de sagesse.

Préface

Jean-René Huleu entremêle avec brio promenade dans le Quartier Latin et cheminement dans la pensée de Himoud Brahimi, incarnation de la Casbah d'Alger. Avec poésie, avec érudition, avec amour, Momo de la Casbah, par la voix de son biographe, dévoile l'histoire de ce lieu mythique mais aussi les arcanes de la pensée soufie. Un voyage spirituel intense et doux.

Marinka Schillings et Yves Morvan

L'auteur

Jean-René Huleu

Grand reporter dans les années 90 et écrivain voyageur, il vit au quotidien sa passion du langage et de l'écriture, avec une curiosité particulière pour la parole de l'autre.

Après avoir bouclé une série de reportages pour *Géo* (Monde arabe et États-Unis), il a mis un terme à sa carrière de journaliste marquée par la création de quatorze publications dans la presse d'information ou de loisir, et notamment le journal *Libération* (1972-76) dont il fut l'initiateur du projet. Il a collaboré aux *Cahiers du Cinéma* (1973-76).

Jean-René Huleu a publié depuis 1985 une douzaine d'essais, biographies et récits de voyages, en collaboration avec Marie-Odile Delacour.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2012

Isbn Pdf : 978-2-313-00370-1

Isbn Epub : 978-2-313-00371-8

Isbn Mobi : 978-2-313-00372-5

Dépôt légal : juin 2012

Édition de juin 2012 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Séward – 75009 PARIS

Illustration de couverture : © Gilles Plazy

Jean-René Huleu

Le Fou de la Casbah

Hommage à Himoud Brahim

Éditions Chemins de tr@verse

À MOD

*Ô toi qui cherches le chemin qui conduit au secret
Reviens sur tes pas car c'est en toi
Que se trouve le secret tout entier.*

Ibn Arabî

12 h 15.

J'attends en plein soleil sur la terrasse de l'Institut du Monde Arabe au-dessus de la Seine et je me dis, regardant ma montre pour la troisième fois : *Ce mec ne viendra donc jamais...* Puis je regrette aussitôt, je ne peux pas dire *ce mec* à propos d'un homme à qui je voue le plus grand respect, Momo le poète ésotérique de la Casbah d'Alger, rencontré là-bas il y a plus d'un quart de siècle. Il écrivait des textes pleins de lumière tout en assistant à l'inexorable écroulement de sa vieille cité.

*L'avez-vous vu par un matin d'été ?
Là où le laurier rose arrose de ses pétales
l'aurore empourprée.*

Ses strophes chantent l'amour du vieil Alger, il en a hérité la gloire et la misère et à travers son pseudonyme, « Momo de la Casbah », la ville lui donne ses lettres de noblesse. Momo, le diminutif familial de son prénom, Himoud (lui-même diminutif de Mohammed). À partir du Marché de la

Lyre, les gens s'arrêtaient dans la rue pour le saluer quand nous montions vers sa maison.

Aujourd'hui encore j'irais les yeux fermés dans le labyrinthe des ruelles. Après la mosquée Ben Farés, à droite, une venelle, tellement étroite qu'on y marche de côté, débouche sur une place minuscule, un puits de silence dans le vacarme permanent de la ville. Ici on n'entend plus que les cris et les rires des enfants.

12 h 20

C'est stupide de rester debout sous le soleil au zénith par un dimanche d'août quand la canicule écrase Paris. J'y pense à peine, capté par mon attente. Momo viendra comme il est venu à tous nos rendez-vous depuis cette première rencontre qui a changé ma vie... devant la cinémathèque d'Alger. En commençant ce récit je voudrais lui demander comment orienter mes pas et mes mots pour ne pas trahir le lien subtil qui nous relie.

La terrasse de l'IMA domine la Seine, pas la baie d'Alger, et mon regard planant sur les toits de Paris se console de ne pas être dans la lumière du Sud. Toute la Rive droite, du chevet de Notre-Dame jusqu'à la tache verte des arbres du Père Lachaise, miroite dans l'air brûlant et immobile. La statue phallique de Sainte Geneviève sur le pont de la Tournelle et le Génie doré en haut de la colonne de la Bastille émergent en points d'exclamation. Un océan de gris derrière la brume de pollution qui s'assombrit au loin sur les tours de la Défense. La chaleur fait vibrer ce camaïeu sous le soleil blafard et je pense à Henri Miller qui aimait la capitale

à cause de sa palette des gris. Momo aussi l'aimait pour bien d'autres raisons, pour la langue qu'on y parle, peut-être : *Paris, un océan de mots... qui nous donne l'illusion d'exister.*

D'habitude attendre quelqu'un plus d'un quart d'heure fait monter en moi un mélange de panique et de folie meurtrière, surtout s'il s'agit d'un être cher. Je suis persuadé de sa disparition : il m'a abandonné ou alors il est mort dans un horrible accident et j'affronte déjà les douleurs du deuil et la solitude terrible dans laquelle il me laisse.

Aujourd'hui, sur la terrasse de l'IMA, rien de toutes ces peurs. Soulagé, je m'en étonne. Une légèreté m'habite et pas seulement à cause de la beauté du panorama de Paris au-dessus de la Seine. Même la chaleur ne m'atteint pas, elle semble participer de mon état. J'ai appris là-bas, au Sahara, à l'accepter, à m'y blottir, mon corps en garde le souvenir. Mais la canicule sur la ville donne à l'instant quelque chose de surréel, les rares touristes près de moi devant le panorama ou les clients aux tables de la terrasse du restaurant libanais ont des gestes ralentis, personne ne parle.

J'attends avec la certitude d'un dénouement. Et me vient cette idée que jamais un récit ne s'engage sans sa résolution. *Mektoub* (c'est écrit) dans ce mot on peut lire tous les possibles d'une écriture divine.

J'attends tranquillement, peut-être suis-je assez mûr pour

la rencontre. Voilà bien longtemps que je n'ai pas revu Momo, depuis les années sanglantes en Algérie. Sa dernière visite à Paris remonte à 1993 avant la sortie de son recueil de poèmes : *Casbah Lumière*, mais je l'attends comme si l'on s'était quitté hier.

Ses textes et ses lettres reviennent périodiquement sur ma table de travail pour de nouvelles lectures avec l'illusion d'approcher enfin leur sens profond. J'ai même conservé les enveloppes et je regarde souvent leurs timbres monochromes reproduisant les tableaux de paysages d'avant l'époque coloniale. Ces derniers jours, j'ai senti sa présence se faire insistante et son sourire sur la photo qui est toujours dans son cadre sur ma bibliothèque prenait un air goguenard.

Chaque rencontre avec Momo, dans sa petite maison de la Casbah, avec son escalier enroulé autour d'un puits de lumière, et en France quand il venait voir ses filles et ses petits-enfants, a été précédée d'un espoir de sens jamais déçu. Venir à ce rendez-vous, c'est aussi chercher l'autorisation d'écrire ce récit qui semble commencer maintenant avec l'angoisse de l'attente dépassée.

Midi et demi.

Plus rien de ce qui m'affecte d'habitude ne me touche. Quand je décide de m'asseoir, je trouve tout de suite une place libre sous le chiche vélum qui protège à peine du soleil. Autour des tables ils n'ont pas mis de palmiers en pot mais des oliviers. Souvent le serveur m'ignore avec ostentation, aujourd'hui je m'en fous et le garçon pourtant accablé par la chaleur se précipite pour prendre la commande. Je sais que le thé qu'il me servira me fera regretter celui que l'on vous offre dans les dunes du Grand Erg occidental entre Bechar et Timimoun... Pas même un thé marocain correct.

Je me suis toujours demandé pourquoi j'éprouve à l'IMA un vague sentiment de frustration. Question d'orientation ? À l'aplomb des quais, le bâtiment de Jean Nouvel s'avance vers la Seine comme l'étrave d'un grand navire, mais il regarde vers l'ouest, tournant radicalement le dos à l'Orient. À l'intérieur, je n'y trouve rien de la patine et des chatoiements qui existent ailleurs que dans les clichés des écrivains et des

photographes orientalistes, je l'ai vérifié dans mes voyages. Cette étrave métallique malgré ses moucharabiehs en forme d'iris – ils sont censés s'ouvrir et se fermer en fonction de la lumière mais ils ne marchent jamais – n'a rien d'oriental. Dedans c'est noir. Pas de lumière dans le patio mais... des ascenseurs. Alors, ici je n'aime vraiment que la terrasse.

Je suis une fleur de lotus sur un tas de fumier, disait Momo dans l'une de ses dernières lettres. Un homme inspiré parmi les ruines et les immondices de sa Casbah... Et je l'imagine assis en lotus, justement, dans son petit salon bleu, en haut de son escalier de lumière, lisant le Coran, sous un christ en croix peint par Salvador Dali. *Jésus est le parangon d'amour pour toute l'humanité...* Intrigant d'entendre cette phrase dans la bouche d'un musulman, pour moi qui refusais toutes les religions.

Momo, une sorte de Noé au milieu du déluge de corruption qui submergeait l'Algérie dans les années 80, en prélude à d'autres atrocités. Jusqu'à la pierre des maisons qui semblait corrompue... Les pauvres maisons de la Casbah, trahies, abandonnées, qui portent leurs étais comme des béquilles en s'appuyant les unes sur les autres.

Les jeunes de son quartier venaient se réfugier près de lui. À leurs incessantes questions, il ne pouvait que répondre : *Faites confiance à l'amour.*

Plus tard j'ai pensé qu'il était véritablement l'un des rares

dépositaires de la conscience d'un peuple. Mais la sérénité n'empêche pas la tristesse : *Je regarde ma ville et je pleure, les rues de la Casbah sont si sales que les chats et les rats ne se reconnaissent plus entre eux, que dire des humains alors !*

J'adorais quand il me prenait le bras en marchant comme pour dire par ce geste à la foule jeune et rugueuse des trottoirs du centre d'Alger que j'étais son hôte et que j'avais droit aux mêmes égards que lui. Momo le comédien avait, avant et après l'indépendance, tourné dans assez de films pour que sa silhouette soit célèbre et comme on lui faisait souvent jouer des rôles de vieux *cheikh* imprécateur, beaucoup s'écartaient prudemment, les autres craignaient sa propension à proclamer la vérité en public. Je l'ai vu interpellé deux de ses anciens collègues, d'une époque où il travaillait dans un service des impôts, pour leur demander ce qu'ils avaient fait de l'argent détourné, car il leur trouvait une allure de clochards. Il les pointait du doigt, rue Didouch Mourad, avec son rire sonore résonnant par secousses dans les graves et les aigus.

J'ai passé des heures à essayer de le définir, toujours quelque chose d'essentiel m'échappe. Cette familiarité évidente à côtoyer le divin ? J'ai fini par l'accepter sans plus chercher à comprendre...

Homme de lettres : ce serait une définition possible... Pas seulement pour ses poèmes ou pour des textes ésotériques que j'avais tant de mal à saisir et que j'ai mis des années à commencer à assimiler, mais parce qu'il est parmi les rares à